

*Albert Fitzgerald était un homme. Il avait pour occupation la tonte de moutons. Tous les jours il tondait ses moutons. Albert Fitzgerald était une femme. Elle avait pour occupation la cuisine. Tous les concours auxquels elle participait, elle les remportait aisément. Préparez-vous. Maintenant, je vais décrire leur quartier.*

Kevin Lambert, *Les joies et les peines (surtout les peines)*  
d'Albert Fitzgerald (et des autres), p. 43.

# Le Pied

REVUE LITTÉRAIRE

PRINTEMPS • 2013

*Le Pied* est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. En ligne : [leped.littfra.com](http://leped.littfra.com)

*Le Pied* reconnaît l'aide financière de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) par l'entremise de son programme Projets d'initiative étudiante (PIÉ).

## Rédaction

Roxane Desjardins, *rédactrice en chef*

Jean-François Thériault, *secrétaire de rédaction*

[redaction@leped.littfra.com](mailto:redaction@leped.littfra.com)

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal  
3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

## Édition et révision

Léilah B. Da Costa, *éditrice*

Karianne Trudeau B., *éditrice*

[correction@leped.littfra.com](mailto:correction@leped.littfra.com)

Comité de lecture : Amélie Bélanger, Ursula Cherrier, Félix Durand, Philippe G. Veillette, Rose Carine Henriquez, Hélène Laforest, Mikella Nicol, Rosemarie Savignac

## Correction des épreuves

Roxane Desjardins, Justine P. Ledoux

## Collaborateurs à ce numéro

Léonore Brassard, Maxime Cayer, Thara Charland, Vanessa Courville, Victor Costa Lima, Félix Durand, Benjamin Gagnon Chainey, Florence Grenier-Chénier, Anthony Lacroix, Kevin Lambert, Talia Lauzon, Arielle LeBlanc Thibodeau, B<sup>on</sup> Marc-André Lévesque, Vanessa Nantel, Marie-Josée Ouellet, Juliette Périers-Denis, Alexandre Poirier, Alexandre Roy, Rosemarie Savignac, Alex Tommi-Morin

## Diffusion et organisation des événements

Geneviève Locas

[evenements@leped.littfra.com](mailto:evenements@leped.littfra.com)

## Rédaction web

Alex Tommi-Morin

Léonore Brassard

[web@leped.littfra.com](mailto:web@leped.littfra.com)

## Graphisme et impression

Mardigrabe inc.

## Infographie et illustration de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

## Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1500 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse [redaction@leped.littfra.com](mailto:redaction@leped.littfra.com) avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'automne 2013 est le 20 mai 2013.

*Le Pied* en ligne ([leped.littfra.com](http://leped.littfra.com)) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à [web@leped.littfra.com](mailto:web@leped.littfra.com). La longueur maximale pour le Web est 1500 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.

*Le Pied* est aussi sur Facebook (Revue *Le Pied*).

# SOMMAIRE

|                  |   |
|------------------|---|
| Au lecteur ..... | 5 |
|------------------|---|

## PROSE

|  |    |
|--|----|
| <b>Le temps des fêtes</b> – <i>Léonore Brassard</i> .....                | 6  |
| <b>Passer l'éponge</b> – <i>Florence Grenier-Chénier</i> .....           | 9  |
| <b>L'amant kunderien</b> – <i>Rosemarie Savignac</i> .....               | 11 |
| <b>Spectroscopie de l'insomniaque</b> – <i>Vanessa Courville</i> .....   | 13 |
| <b>Rencontre avec l'inconciliable</b> – <i>Marie-Josée Ouellet</i> ..... | 15 |
| <b>Altérités</b> – <i>Benjamin Gagnon Chainey</i> .....                  | 19 |
| <b>Crier Hanokh</b> – <i>Alex Tommi-Morin</i> .....                      | 23 |
| <b>L'acidulé du savon</b> – <i>Thara Charland</i> .....                  | 26 |
| <b>Terminus</b> – <i>Talia Lauzon</i> .....                              | 29 |
| <b>La femme d'en face</b> – <i>Anthony Lacroix</i> .....                 | 33 |
| <b>Myself Destruction</b> – <i>Victor Costa Lima</i> .....               | 38 |
| <b>Les joies et les peines (surtout les peines)</b>                      |    |
| <b>d'Albert Fitzgerald (et des autres)</b> – <i>Kevin Lambert</i> .....  | 43 |
| <b>Délirium</b> – <i>Alexandre Roy</i> .....                             | 46 |
| <b>Pharaon minuscule</b> – <i>Juliette Périers-Denis</i> .....           | 52 |
| <b>Que crèvent mes yeux qui pleurent</b> – <i>Vanessa Nantel</i> .....   | 59 |
| <b>Déjeuner avec Pasolini</b> – <i>Maxime Cayer</i> .....                | 64 |

## THÉÂTRE

|  |    |
|--|----|
| <b>Les porteurs lobotomisés</b> – <i>Alexandre Poirier</i> ..... | 35 |
|--|----|

## VERS

|   |    |
|---|----|
| <b>Dénudée</b> – <i>Arielle LeBlanc Thibodeau</i> .....           | 57 |
| <b>Discours du drone</b> – <i>Baron Marc-André Lévesque</i> ..... | 62 |
| <b>Détour cérébral</b> – <i>Félix Durand</i> .....                | 65 |



# Au lecteur

**S**alut,

Il faut qu'on parle un peu. Je risque de te décevoir. En tant que « Au lecteur » qui se respecte, je me devrais ici de t'offrir quelques mots ou paroles propres à galvaniser les troupes, à ouvrir la fenêtre de la compréhension à ce qui suit et surtout, à te donner le souffle nécessaire pour que tu en viennes à enrichir toi-même de futures pages. Ouais bon. C'est vite dit.

L'inéluctable m'attrape par la manche : je me retrouve devant la mécanique bien huilée d'un langage automatique, technocratique de par ses usages et ses formes figées. N'y touche pas. Regarde sans les palper les engrenages de la parole s'entrelacer dans le plus parfait des concertos, celui qui joue *mezzo piano* dans la salle d'attente des vies qu'il reste à dire. Tout ton arsenal de garage et tes rouleaux de tape n'y changeront rien : le littéraire est cassé.

Les mots sont démodés. Cette langue d'ascenseur a tué l'intrigue.

Si tu as appris à nager, c'est pour mieux savoir te noyer, penses-tu. Si tu écris, c'est peut-être pour descendre en apnée et remonter à la surface avec quelque chose à dire. Triste constat : tu flottes. On est une gang de flottants, retenus par une ceinture de mots-bouées qui nous gardent à la ligne d'eau de la pensée.

Non. Je n'insisterai pas. S'il est vrai que chaque affirmation prévoit sa réponse, je me retrouve devant mon geste d'écriture qui prévoit son échec : la littérature ne peut pas rafistoler le monde.

merci de me prouver à quel point j'ai tort.

parce que c'est long, la vie, quand tu flottes.



# Le temps des fêtes

Léonore Brassard

**F**rénésie du temps des fêtes dans la cuisine orange. Un auriculaire dans la bouche, elle goûte : le sel, le poivre, le beurre de la sauce brûlante. La lumière rouge, verte, du sapin, clignote, apparaît, meurt, recommence. L'auriculaire dans la bouche tiède elle goûte : le sel, le beurre. Elle clignote; meurt, apparaît.

Je recommence : Temps des fêtes dans la salle à manger illuminée : toute la famille est là. Papa à la table grogne parce qu'il débouche la bouteille de rouge, maman s'échauffe, lui dit de ne pas tirer comme ça, lui dit que tu vas te faire mal. La sœur avec sa petite robe rouge vient voir dans la cuisine pour un peu d'aide? et repart inutile avec le chat qui crache. Elle : brasse la sauce – les bulles fumantes qui éclatent –, lance un peu de sel, poivre énergiquement, baisse la température du rond. Maman chante *L'enfant au tambour!* et grand-maman demande à grand-papa de répéter. Elle entend : pop, soupir content de papa. Papa appelle de sa grosse voix; elle, se presse, brasse une dernière fois la sauce qui épaissit, accourt dans la salle à manger où toute la famille est là et prend le verre de bourgogne que papa finit de servir. On trinque : boit.

Je recommence : Temps des fêtes dans la cuisine orange. Elle brasse la sauce au beurre, poivre, un peu de sel, vite, lancé, brasse encore, se presse parce que maman en est déjà à chanter *L'enfant au tambour!* Elle baisse le feu, va y voir : ils trinquent, boivent. Elle sourit, retourne au four, regarde dans le four le gâteau qui commence à lever. Bouffée de bonne chaleur à la 24-au-soir qui l'enrobe, qui l'inonde quand elle ouvre la porte du four, et elle sent enveloppe du chaud tout autour. Quand elle referme ça fait clac. Elle dit à la sœur de venir l'aider à servir, elle lance que c'est prêt! Tout le monde s'assoit sauf la sœur qui a lâché le chat et qui vient, toute bonté qu'elle est, avec les bols dans ses petites mains, celui-là c'est pour maman, ne renverse pas. Elle sert la soupe fumante, ajoute un filet de crème épaisse, celui-là c'est pour moi.



Les deux sœurs vont s’asseoir à table et on lui dit que tu es belle dans ton tablier jaune avec les tournesols de Van Gogh. Elle : cramoisie, une douce tiédeur qui monte dans son cou. On mange en chœur la soupe aux tomates, fumante avec le froid tracé de crème, blanc comme un blanc chemin de glace. Les lumières enroulées dans l’arbre qui meurent. Clignent. Halètent.

Je recommence : Temps des fêtes dans la salle à manger avec le sapin qui clignote en rouge et en vert. Elle entend en brassant la sauce – ajoute poivre, sel – papa qui ouvre la bouteille, maman qui dit fais attention. Elle chasse la sœur qui offre son aide et lui demande prends le chat, elle entend : on trinque. Elle crie C’est prêt! la sœur vient l’aider avec les bols; elle, sert la soupe fumante à grosse louche. Les deux sœurs vont s’asseoir, on lui dit que tu es belle dans ton tablier jaune. La sœur tape des mains parce que c’est bientôt les cadeaux! On entend les bruits du clocher au-dehors qui traverse le vent pour cogner à la vitre embuée et dire : il est dix heures. Dire : c’est bientôt les cadeaux à la sœur qui tape des mains. La minuterie sonne dans la cuisine et dans la salle à manger on sursaute; la sauce est prête. Elle se lève, ramasse son bol de soupe encore vierge, pas touché, plein, vite, court à la cuisine. Brasse, sel, poivre un peu au hasard, juste lancés un peu comme ça. La radio chante *We Wish You a Merry Christmas!* Elle, sifflote gaiement en retirant la sauce du feu; la viande rouge dans la cocotte sur le fourneau attend la sauce épaisse. Elle fait de belles assiettes avec une asperge pour décorer et de grandes coulées de sauce qui coule mollement sur chaque morceau de viande. Elle sert tout le monde, chacun son tour, la belle assiette avec la sauce épaisse – beurre, sel, poivre – et tout le monde s’extasie, la belle petite famille s’extasie, chacun, devant sa belle grande assiette. Elle, les regarde, et elle a des pétards dans le ventre et du brûlant qui lui monte dans la gorge : tout l’œsophage qui lui brûle. On lui dit que tu es belle dans ton tablier jaune. Elle, dit merci regarde sa chaise vide et l’assiette devant sa chaise vide, elle, debout devant la table, les gens disent que c’est bon! et on lui dit tu es belle dans ton tablier jaune avec des tournesols de Van Gogh. Elle dit merci et tout la réchauffe et tout la brûle jusque dans la gorge, jusqu’à l’œsophage qui lui brûle. Dehors le vent fouette les fenêtres embuées; elle ne voit pas le clocher, qui a sonné dix heures. Les lumières des sapins clignent, halètent, meurent, alors qu’elle s’assoit, grand sourire parmi les grands sourires, devant



son assiette impossible.

Je recommence : Elle appuie son front brûlant sur la céramique froide; une main se cramponne au bord circulaire, son torse est tombé. Agenouillée, et sur le plancher carrelé blanc, elle regarde son visage brouillé, avec son œsophage à l'intérieur qui hurle et la minuterie qui hurle parce que le gâteau est prêt. Elle, regarde son visage brouillé dans l'eau fangeuse. Et l'autre main serre son ventre monte jusqu'à sa bouche et « Je recommence », et elle, convulsée par-dessous le tablier jaune avec les tournesols dessus dessinés.



# Passer l'éponge

Florence Grenier-Chénier

**M**auvaise journée. Encore.

Encore à manger de la tristesse à grandes pelletées. Incapable de recracher : on me gave. Chaque bouchée m'embrume un peu plus et je ploie sous les douleurs morales. Mes idées noires : une rivière de plombs qui couronne sourdement mon encéphale las.

La saturation vient.

Lentement le tout s'extrait de mes pores. Je transpire, deviens une passoire où la mélancolie, sempiternellement, gicle à grands jets. Je dégouline de partout. Ceux qui ne prennent pas garde à rester loin de moi glissent dans ces flaques et se mouillent de mes peines. Trop de meurtrissures à cause de mes sanglots. C'est dommage.

Après la sudation vient la soif. L'ingestion d'alcool doit être proportionnelle aux litres de mélancolie produits et vidangés. C'est comme ça. Il y a des journées où ça *feel* éponge.

J'absorbe et je contamine. Nocive.

Je coule sur les planchers.

Flic, flac. Des bas trempés de mes larmes tièdes. Quelqu'un a oublié de regarder où marcher.

Ce quelqu'un baisse les yeux, constate, les relève un peu pour fixer l'éponge et se demande comment empêcher ce ruissellement. Colmater, peut-être? L'éponge comprend qu'on l'observe et prend peur. Elle se répand sur les murs, dans la cuisine, sur les cadres de portes..., titube jusqu'à s'effondrer sur le carrelage froid de la salle de bain. Le corridor mouillé trempé. Aventure périlleuse que de se rendre indemne, sans se rompre le cou, jusqu'à l'éponge. Mais le quelqu'un prend son élan et glisse le long du couloir, vers l'éponge. Il ralentit son glissement en attrapant au passage un chat qui plante de frayeur ses griffes dans le mur et il parvient de la sorte à ne pas s'écraser tête première dans le



bain. Face au désastre de l'éponge qui se répand toujours doucement sur le sol, Luc, beau comme un soleil avec sa barbe blonde et ses bas blancs, met en marche le chauffage. Il lui est venu à l'esprit que beaucoup de chaleur combinée à sa présence pourrait peut-être générer ce qu'on réussit parfois à se donner de mieux dans ces situations de détresse lourdes et angoissantes, soit un peu de chaleur humaine.

Les minutes s'écoulent, la température grimpe. Bientôt, une touffeur s'installe. L'eau salée qui recouvrait les dalles de céramique grésille avant de se changer en nuage de vapeur. L'éponge soulève péniblement ses paupières mouillées, gouttières pleines de feuilles mortes. Au travers du voile de ses larmes, un visage pâle et brillant, accolé à la porte de la salle de bain, se matérialise. Du gris. Du gris partout, sauf sur sa figure éclatante. Les pleurs se résorbent peu à peu. Sous la vibrante chaleur de Luc et du radiateur, l'éponge se décharge lentement du poids de ses soupirs. Le déluge émotionnel cesse et je me laisse gonfler de grands souffles réconfortants. Je cuis sous la chaleur de l'homme et le grand rire sonore qui transperce ma gorge est pareil à la sonnerie d'un four : je suis à point. Ne reste plus qu'à tout nettoyer.





# L'amant kunderien

Rosemarie Savignac

*La femme ne connaît pas l'oubli insouciant du corps.*

Milan Kundera

C'était la troisième ou peut-être la quatrième fois que je voyais cet homme. Cet après-midi-là, nous étions dans son appartement, un petit studio à aire ouverte dans l'est de la ville. Seule la salle de bain, heureusement, avait une porte. L'homme et moi venions de faire l'amour. C'était l'été, il faisait terriblement chaud, le ventilateur était braqué sur nous. L'amant se leva du lit pour aller à la salle de bain.

L'appartement n'était certes pas très grand et il y avait très peu de murs, mais il me semblait que j'entendais incroyablement bien le son de l'amant qui urinait. La salle de bain était à l'extrémité opposée de l'appartement et pourtant, je l'entendais qui urinait en sifflant gaiement. Il urinait et sifflait la porte de la salle de bain ouverte. *La porte ouverte.* Ceci était inacceptable.

J'étais couchée en sueur dans un appartement de l'est de Montréal et j'écoutais mon amant pisser la porte ouverte. J'avais envie de me rhabiller en vitesse et de partir en claquant la porte, meurtrie dans mon kitsch le plus intime. « Le kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable », avait écrit Milan Kundera. Mais pourquoi pensai-je à Kundera cet été-là dans l'est de Montréal? Parce que ce qu'il y avait de plus essentiellement inacceptable pour moi dans l'existence humaine, c'était bien de laisser sa maîtresse entendre le bruit que faisait son urine en giclant dans la cuvette de toilette après l'acte sexuel.

Pourtant, je pouvais comprendre le raisonnement de mon ami : après le coït, après la fusion ultime entre nos deux corps, l'amant croyait qu'il allait de soi que nos corps n'aient plus aucun tabou, qu'ils se connaissent sous toutes leurs coutures. Il pissait en sifflant comme il aurait pu dire : « Je m'offre tout entier à toi ». C'était pour lui





une preuve d'amour, un secret jalousement gardé qu'il me confiait naïvement.

Et moi, transpirant, j'étais étendue dans ce lit de l'est de la ville, et j'étais dégoûtée par ce corps offert tous azimuts. Peut-être étais-je naïve, peut-être étais-je vieux jeu : pour moi nos corps durant l'amour étaient transfigurés. Ils devenaient œuvres d'art, ils exultaient de grâce et d'intensité. Ils ne se vidaient pas la vessie ou les intestins bruyamment, allègrement. Ils n'avaient rien à voir avec les borborygmes, les éruptions cutanées ou les ulcères d'estomac. Nos corps devenaient transcendants, dénués de leur caractère faillible et matériel. Nos corps, au moment de l'amour, de la fusion, de l'orgasme, n'étaient plus humains, ils étaient kitsch. « L'idéal esthétique est un monde où la merde est niée et où chacun se comporte comme si elle n'existait pas. Cet idéal esthétique s'appelle le kitsch », avait dit Kundera dans les années 1980.

J'entendis, trop bien, la chasse d'eau laver la cuvette de l'urine de l'amant. Je l'entendis se laver les mains, toujours en sifflotant. J'étais horrifiée : comment réagir, à son approche, après qu'il m'ait confié le plus tendre, le plus insondable secret de son corps et de son amour alors que ce secret m'écœurerait au plus haut degré? J'avais besoin d'Art, d'Amour, de sentiments plus grands que nature. Et il ne m'offrait que sa vulgaire humanité, sa merde comprise. J'en avais la nausée.

Il apparut au pied du lit avec un large sourire. Il était nu : il se promenait complètement nu dans l'appartement, devant les fenêtres sans rideau comme s'il n'avait rien à cacher, comme si son corps était un drapeau fièrement dressé contre l'ennemi à venir. Je le regardais, terrifiée : il m'offrait sa nudité la plus totale avec un large sourire de contentement. Il était fier de ses entrailles, fier de son sexe pendant, fier de son urine qui giclait dans la cuvette.

Après cet après-midi-là, je ne le revis pas.



# Spectroscopie de l'insomniaque

Vanessa Courville

**J**e vais te tuer de m'être ouverte à toi,  
parfumeur d'idées, sangsue des âmes, chasseur de peau, inlassable  
feuilletoniste, malhonnête du ciel; tu m'as médiatisé la lune, ce trou  
clair entre tes deux toiles de Monet où je noie désormais mon doigt  
dans ton liquide cervical et tâte doucement la pitié de ton lobe. Je  
descends les escaliers de ta scoliose dans mes babouches royales, je la  
longe jusqu'aux profondeurs de ton cœur. Je suis arrivée trop tard : la  
dégénérescence y coagule depuis trop longtemps déjà.

As-tu seulement songé à cette femme qui, une plante paralysante  
dans l'estomac, attendait à l'urgence avec la liste de ses organes  
fonctionnels à la main? As-tu songé à sa chute du haut des massifs, à  
son visage contre le sol et à son dos, arqué, comme pour recevoir le  
poids de tes mensonges sans fin sur son corps d'ivoire? As-tu songé à  
la facticité de son épanchement pour un musicien qui comblait le vide  
de ton souffle? Miroite-toi en elles, vois comme tu t'assèches, vois  
comme tu déperis, vois comme tu perds ton ardeur d'amant.

Vois comme tu deviens laid.

*J'ai laissé sur le parquet de ton appartement les pots brisés de mon  
image en robe rouge; corolle vivante qui, sous la promesse d'un  
bracelet équinoxial, s'était livrée au gouffre de tes bras. La douceur de  
tes mots lacrymogènes s'étouffe encore au creux de mon ventre, mais  
cette fois, lorsque la vie s'évanouira, les artères sectionnées, tu ne te  
réveilleras pas.*

Séducteur, saboteur de destinées. Et les fourberies de tes pique-  
niques salonniers à manger tes vinyles; je vais te faire ravalier Tom  
Waits, je vais te faire exploser la rate sur une note de blues pour que  
jaillisse en toi l'ivresse dont tu me prives.



As-tu seulement songé que la route que tu empruntes te ramène toujours à toi? As-tu songé à te réfugier entre les mots et l'effet? As-tu songé que tes bruits d'artifice détruisent des familles entières? Vois comme tu as peur, vois comme tu t'empreses de ciseler notre amour siamois à l'aide d'un couteau à beurre. Vois comme tu me cherches dans son nom, quel pauvre rejeton tu fais dans ton halo de bière.

Vois comme tout ce que tu m'offres est le souvenir d'une autre.

Mais toi, tu ne dors pas la nuit.

Et s'enfonce avec toi, un peu plus chaque jour, ta misérable comédie de flâneur baudelairien.



# Rencontre avec l'inconciliable

Marie-Josée Ouellet

22 septembre 2005 – 16 h 05

*Immobile.*

J'étais immobile, là, devant un miroir incliné. La salle, d'ordinaire contrainte à un va-et-vient incessant, était désertique. J'ajustai mes lunettes; elles étaient d'une forme que je ne saurais définir : ni rondes ni carrées. Notre rendez-vous approchait; sans doute s'imaginait-il que je souffrais du mal typique de l'adolescence.

*La crise.*

Or, ce que j'avais à lui dire était un peu plus scabreux. Qu'allait-il en penser? Nous qui ne parlions que pour nous dire des futilités.

*Nez endolori.*

*Glissé, toi?*

*Oui, dans les escaliers.*

*Son appartement. Lieu interdit. Très bien.*

Dans un quart d'heure, j'allais me livrer en confiance. Ce rendez-vous tant anticipé me rendait insomniaque depuis des mois. Enfin, je me butais sur ce jour

*... fatidique.*

Sous l'effet de la pression, je sentais mes doigts transir. J'étais de glace, seule à regarder mon reflet, seule à le discerner. Le carrelage noir des murs contrastait avec mon teint blanc et les sept cabines vandalisées. On sonna mon cœur, un gong inaudible, fourbu et vide de tout ressort. Je frottai mes lèvres, les dépeignis.

*Vêtue jusqu'au cou. En rêves, tunique échancrée. Démarche envoûtante. Gêne oppressante.*

Il devait m'attendre. Mes veines bleurent d'anxiété et je me demandai comment il réagirait au son de mon aveu. Durant une année



entière – ajoutez quelques poussières –, je m'étais logée dans sa tête.

*Moi. Ai vécu dans sa tête. Vis encore dans sa tête. La bêtise. Une hantise.*

J'essayai en vain d'interpréter ses pensées de chimiste. Je m'étais ingéniee à lui plaire, puis lorsque ce fut fait, j'avais souhaité qu'il m'idolâtre, qu'il me voue un culte.

*Mise à nu. Conspiration vaudou. Est grand temps que cesse ce jeu. Corps de porcelaine. Poupée cassée, néantisée. Corps sidéral. Douleur boréale.*

Je dus quitter son espace, ce séjour qui n'était pas le mien, mais que je m'appropriais dans un élan d'attentes coriaces.

*Bulle névralgique. Tarentule qui pique. Rêveries diurnes. Nuit brune. Des consonnes taciturnes.*

Je lançai un dernier regard à mon double *en-miroité*, comptai jusqu'à trois, puis empruntai l'un de ces petits couloirs interminables. Le temps se resserra, les minutes s'écoulaient. Je procédai; il m'attendait.

*T'attendras. Ici. Moi. Jeudi.*

*Me retrouver. Toi. Viens.*

*Elle vient.*

*Obéis.*

*À qui?*

*Plus jamais.*

Engourdie d'appréhensions, je penchai furtivement ma tête dans l'embrasement de sa porte. Je le vis qui rangeait son bureau et qui organisait sa mallette. Il portait une chemise rouge, un stylo agrippé à l'encolure, cet ailleurs où j'eus soudainement envie de me plonger. Dehors, l'astre se perdait au centre d'un ciel gris. Je me rappelai qu'un soleil brillait, lundi, lorsque nous avions fixé le lieu et l'heure de la rencontre.

*Fixer le « où » et le « quand ».*

*D'ici là, tu crois que ça ira?*

*Idiot!*

*Échec et mat. Le fou, plus fort que le roi.*

*Moi, petite reine. Dans tes filets.*

*Capturée par l'adversaire.*





Je l'avais cru plus perspicace.  
... *Première déception. Trop de smog à l'entrée de son cerveau d'homme.*

22 septembre 2005 – 16 h 11

*Debout.*

J'étais debout devant lui. Un évier maladroitement incrusté dans le meuble nous séparait et servit sans doute de prétexte à l'expression naïve que j'arborais. Tétanisée, je parvins à dompter les taureaux qui mugissaient dans mon arène mentale.

*Brusques battements de cils. Bleu de ciel. Écarter les paupières. Mes cernes couleur marine.*

Il m'observa, puis attendit que je prononce une syllabe claire. Un sourire à son visage, que des sueurs froides et des balbutiements sur le mien. Il m'ordonna de prendre de profondes respirations, me dit que je lui semblais en proie à de très vilaines obnubilations. Il ferma la porte et nous nous assîmes, nous frôlant du bout des yeux.

*Vas-y. Nous sommes seuls.*

*Son attention sise dans mon esprit. Darde à plomb.*

*Artifices. Déceler les prémices.*

*Roulis de valse-hésitations.*

Chancelante, j'hésitai. J'eus la nausée; la pente était glissante.

*Crochet. M'agripper. Signal de détresse. « Esse-o-esse! » Suspendre la balance. L'abeille et l'ivresse. Il était une fois... La honte.*

Je m'élançai. Je n'eus plus conscience de mes actes et paroles. Tout se déboulonna : mes sentiments lui parlèrent, vociférèrent, me tuèrent un court instant. Puis, je remarquai qu'il ne s'était pas rasé depuis lundi. Son œil noisette me toisait, suivait mes mots qui se mouvaient en sentences.

*Émotion chaude. Émotion lancinante.*

Il rétorqua : « Je ne sais quoi te dire. »

*Plusieurs ombres au tableau.*

*Notre différence d'âge?*

*Oui, entre autres.*

Je lui avouai tout. Je lui en dis trop. Sa pauvre mine s'assombrit : mixtion de vergogne et de compassion.





*Crédule! Mea culpa, c'est ma faute.*

*Corruption. Je l'ai corrompu.*

*Que voudrais-tu qu'il se passe par après?*

*Non, arrête! Le couteau dans la plaie.*

*Motus et bouche cousue.*

*Bâillon : entrave à la liberté d'expression.*

Pour poivrer mon malaise, il m'apprit qu'il n'avait ni ligne téléphonique ni adresse électronique. Voilà de bien belles balivernes.

*... Seconde déception. Plus aucun son, plus aucun mot. Pas un son, pas un geste. Douce-amère. Ma carapace qui éclate. Je me joue sur un damier. Cent cases alternativement blanches et noires. Blanc et gris et noir.*

*Ne me laisse pas faire. Il me laisse faire. Il m'a laissée faire.*

Avec rien sur les lèvres – bouche mutique, délicate –, je suis forte en ma surface, mais fragile tout au long de l'échine. Entre 16 h et 17 h, rencontre à huis clos, j'ai roulé sur un tapis fluide. J'ai croulé, puis les linéaments de mon corps se sont élégis.

*Il me laisse faire. Il m'a laissée faire.*

11 avril 2013 – 00 h 00

Ce matin, j'interromps le glas et me délie la voix. La cicatrice à mon estomac crache la surdose létale que m'a instillée mon vis-à-vis, un jeudi, en après-midi. Septembre, tu m'as déplu.

*Il m'a laissée faire.*



# Altérités

Benjamin Gagnon Chainey

*Auschwitz-Birkenau, le 20 janvier 1943*

Il fait froid. Il neige. Le jour se lève. Il sera gris comme la nuit.  
On entend, lointain, le sifflement d'un train qui approche.  
Long mur de briques rouges de crasse et de cendre. Barbelés.  
Le porche d'entrée du camp se dresse devant la locomotive. Une cloche retentit.

À travers le camp fusent les hurlements. Couteaux sonores. « *Stehen schmutz!* »

Les enclos exhalent des odeurs d'excréments et d'humiliation.  
Du pavillon d'observation surplombant le porche, des SS regardent le convoi arriver, ralentir.

Statues de haine pure. Absolument convaincues.

L'*autre*, la vermine. *Nous*, les élus. Implacable dichotomie. « *Tod den Juden!* »

Long sifflement. Le train s'arrête. Des SS accourent.  
Craquements mouillés de neige sous le poids des bottes.  
Les portes du train s'ouvrent dans un fracas métallique.  
Hémorragie d'étoiles.

« *Frauen und kinder hier! Männer damit!* » La foule se scinde en deux.

Les hommes restent là, dans un long rang fourbu, résignés.

On emmène les femmes et les enfants.

Encerclés, ils marchent sur la voie ferrée qui transperce le camp.

Ils s'y enfoncent jusqu'à s'effacer.

Le *Reich* raisonne. Le *Reich* est fou.

En lui se putréfie la haine de l'*autre* absolument *autre*.

---

<sup>1</sup> « Debout saleté! »

<sup>2</sup> « Mort aux Juifs! »

<sup>3</sup> « Les femmes et les enfants par ici! Les hommes par là! »



Totale machination. « *Tod den Juden!* »  
Au cœur enneigé du camp, un grand bloc gris s'entrouvre. Une porte.  
Un trou noir.

Nudités frigorifiées. Bousculade.  
On rase les crânes.  
Les corps engouffrés, debout, s'enchevêtrent.  
Grincement rouillé.  
Le trou noir se referme.

Aucun écho.

Zyklon B.

*Laramie, Wyoming, le 7 octobre 1998*

Deux jeunes hommes abordent Matthew sur la piste de danse.  
– *I'm Aaron.*  
– *And I'm Russel.*  
– *Nice to meet you guys...*  
Discussion. Rapprochement.  
Le bar ferme. Les trois jeunes sortent.  
– *Do you want us to take you home?*  
– *Of course. Thank you guys.*  
Ils embarquent dans la voiture d'Aaron.  
Route de campagne déserte. Nuit sans étoiles.  
– *Where are you taking me?*  
– *Just shut the fuck up faggot!*  
La voiture coupe à travers champ et s'arrête. Les portières s'ouvrent.  
– *Get the fuck out!*  
Revolvers. Coups de crosse.  
Aaron et Russel dénudent Matthew, l'attachent à la clôture et le battent.  
Lacérations. Taillades. Visage qui se déchire.  
Bouteilles. Branches d'arbre. Anus ensanglanté.  
– *You like it fucking faggot?*



Sur les jambes nues de Matthew ruissellent l'urine et le sang.  
Convulsions.  
Bruit mat de crâne qui se fracasse.  
Râles. Écume. Soubresauts.  
Les yeux de Matthew se révulsent.  
Il cesse de respirer.

Satisfaits, Aaron et Russel s'enfuient, le sexe gonflé d'une brutale  
excitation.

Épouvantail pédé.  
Refoulement assassin.

*Montréal, le 20 janvier 2003*

Ma très chère sœur,

Tu dois te demander pourquoi je t'écris.  
J'ai tellement honte, tu sais, de t'écrire lâchement comme ça.  
C'est que tout est pourri par ici.  
Trachée traquée. Voix livides.  
Insomnies. Tête malade.

Ça fait longtemps que j'y rêve, tu sais.  
Ça fait longtemps que j'attends que ça arrête.  
La nuit. La nuit. Emporte-moi donc, sale pute de nuit.  
Réveils toujours déçus.  
Matins gris, cernes mauves.  
Visage figé, sourire faux.  
En moi toujours ces cris qui me terrifient.  
Ces vides échos d'aliéné mort-né.  
Ma cage. Mon silence.  
En moi tout se crispe en se densifiant.



Et je n'en pouvais plus, ma sœur.  
De toute cette peur, cette haine.  
De *moi*, de *lui*.  
De cet *autre* en moi.  
J'espère qu'un jour tu me pardonneras.

Maintenant reste calme, tu veux bien?  
N'entre pas dans la maison et appelle tout de suite la police.

On se reverra. Un jour.  
Ne t'en fais pas trop.

Ton frère qui t'aime



# Crier Hanokh

Alex Tommi-Morin

*Premier souffle : la fille*

À Guy je dis : « Beriou m’a raconté que dans les années soixante-dix, tu passais tous tes étés à Percé. »

De sa voix d’ogre il me répond : « Ouain, pis? »

« Maman est née en soixante-neuf, elle a vécu toute son enfance à Percé. Tu l’as jamais rencontrée? »

Dans la voix de l’ogre un tremblement, un fond de quelque chose d’indéfinissable et d’intemporel qui prend spontanément la forme d’une objection :

« Mais Josée elle me l’a jamais dit! »

Touché, je me dis. Touché quelque chose qui ne devait sûrement pas l’être, qui aurait peut-être mieux fait de demeurer enfoui. Mon grand-père, piqué, continue : « Y’avait cette petite fille, là, qui courait jouer sur le quai avec les petits gars. On se demandait tous elle était à qui. Mais sa mère l’a jamais dit. »

Le tremblement s’accroît. La roche craque. « Un jour je m’en suis douté, parce que ta grand-mère, je lui ai dit de quoi sur sa fille, pis elle m’a répondu : “Toi, Guy Bienvenue, si tu savais quelque chose, tu me parlerais pas de même.” “Si je savais quoi?” que j’y demande. “Rien.” »

« Elle me l’a jamais dit. »

« Ça a pris encore quinze ans, pis ça faisait longtemps que je passais plus mes étés à Percé, avant que ta mère vienne me dire qu’elle était ma fille. Qu’est-ce que je pouvais faire? Josée me l’a jamais dit. »

Une pause, et puis une dernière fois, cette fois avec, dans les fissures de la pierre, quelque chose d’éblouissant qui s’appelle honte ou culpabilité, quelque chose de beau, de viscéral, de terrifiant : « Elle me l’a jamais dit. »



*Deuxième souffle : le père*

*Elle me l'a jamais dit.* Plaidoyer malhabile, plaidoyer absurde, nécessairement, puisqu'il ne répond à aucune accusation. Du haut de sa colère immense, mon grand-père se penche sur moi, et au moment où il pourrait me rompre, plonge ses yeux féroces dans les miens, et dit : « Écoute-moi, chair de ma chair, créature étrange qui, cachée dans les ombres du jardin où tu as été créé, t'es emparée de mes sangs et as rendu méconnaissable mon royaume. Vois mon innocence, car elle est sincère; proclame-la puisqu'elle est vraie. »

*Elle me l'a jamais dit.* Improbable demande de pardon de la part de cet homme gris et dur, si peu prompt au lyrisme. Plus près de la pierre que du rêve. Demande de pardon qui traverse les générations, adressée à moi, le premier des innocents, Isaac au bûcher. Comment pourrait-il demander pardon à sa fille, ma mère, à celle qui est *l'incarnation* de la culpabilité? Le temps n'arrange rien. Ce qu'il ne pouvait demander à sa fille, je ne peux pas le lui donner.

*Elle me l'a jamais dit.* Incantation, scansion mystique répétée cinq fois, jetée au hasard des vents avec l'espoir qu'elle sera écoutée par quelque dieu ancien et inconnu, dieu qui pourrait enfin accorder le pardon – ou l'oubli – tant recherché. Mais il n'y a pas de dieu ancien, et il n'y a pas de formule magique. Il n'y a que la douleur profonde, l'irrésoluble fardeau de la culpabilité, sans cesse renouvelé, toujours au même point mort.

*Elle me l'a jamais dit.* Mais peut-être savait-il? Il y avait les faits, il y avait les indices. La chose semble a posteriori évidente.

Peu importe s'il savait. Peu importent les indices. Mon grand-père n'était alors pas père. Comment être père sans la *voix*? Comment *se reconnaître* en un enfant sans la *rupture de la chair* qui accompagne la maternité?

Devenir père est acte de parole. Dans l'intimité, la mère déclare à l'homme sa paternité; l'homme, devenu père, se proclame comme tel devant le monde.





*Troisième souffle : Hanokh*

*Caïn bâtit une ville et crie le nom de la ville, comme le nom de son fils : Hanokh.*

Mais point de ville pour la fille qui crierà Hanokh. Son souffle se perdra dans le désert.

Triste désert que celui de mon grand-père.





# L'acidulé du savon

Thara Charland

*Un langage sang, mort, blessure, un langage pogrom et peur.*

*Un langage mémoire.*

R.R.

Elle n'écouterait jamais de films. Elle ne lirait pas vraiment non plus. Ses journées se partageraient entre aller à la poste et faire le lavage. Sa maison toujours propre, son salon encombré.

toute la journée  
c'est pas facile  
                  quand tes enfants sont loin  
                  et que tu as déchiré                   toutes les photos  
c'est pas facile  
                  quand la vie c'est du lavage  
                  et de temps en temps  
                  une lettre du gouvernement  
pour te rappeler  
  que ta pension de vieillesse  
  elle est pas grosse

Elle plierait les vêtements avec application. Choisirait son savon soigneusement. Elle préférerait ceux qui sentent les agrumes et le vent d'été. Épingles en bois. L'assouplisseur n'aurait pas d'importance. Les jours d'hiver particulièrement froids, elle sortirait avec des petits souliers, sans tuque, piquer, casser, détruire la glace des escaliers. Joux rouges. Sueur. Cœur qui palpète dans corps trop petit, trop étroit.

et ça continue  
                  comme ils te l'avaient dit  
                  on range les habits noirs        et        on reste dans notre crasse





une chance que ça continue

tu ne suivrais plus.

L'album de photos serait rangé dans le petit meuble blanc du salon.  
À l'intérieur, ce serait vide. Vide de ses enfants. Parfois elle l'ouvrirait,  
histoire de se faire mal un peu. Doucement.  
Elle irait à la poste deux fois par jour. Trois fois les jours sans lessive.

L'été, le soleil l'attirerait au-dehors. Elle mettrait les mêmes petits  
souliers, sans chapeau ni crème solaire pour sarcler, désherber,  
débroussailler les plates-bandes. Vieilles mains terreuses. Saletés sous  
les ongles. Soleil plombant, aliénant, accablant, oppressant. Sueurs  
chaudes cette fois.

et tes mains continuent à travailler

c'est mieux

pour oublier

que tes enfants

sont partis

pour de bon

pour oublier

que la seule chose que tu reçois

c'est tes chèques de pension

et des circulaires de l'épicerie du coin

pour oublier

que ta vie c'est du lavage

que demain

le savon citronné ne sentira pas

meilleur

leurs visages

des photos déchirées sur le sol du salon

des photos émiettées





des photos lacérées

griffées

charcutées

leurs visages tailladés

meurtris

Elle souperait à 16 h 30. Le soir, les jeux télévisés la tiendraient un peu allumée, les téléromans la divertiraient. À travers la vitre, une lueur bleutée. Elle s'endormirait sur le canapé, le téléjournal de 22 h continuerait à bourdonner. Minuit. Réveil-sursaut. Égarement. Il ferait trop sombre pour ses vieux yeux. Sa main tâtonnante chercherait l'interrupteur; cœur égaré qui cherche un ancrage. Dans son lit, elle lirait les revues d'il y a un mois. Nouvelles défraîchies, fanées, flétries. Ça lui conviendrait. Sur sa table de chevet, le mouchoir qu'elle utiliserait pour essuyer son œil qui coulerait tout seul.

la peur

la peur de vivre jusqu'à cent ans

la peur de ne pas devenir sénile avant

la peur d'être encore lucide dans vingt ans

la peur de ne pas mourir dans ton sommeil

5 h du matin

tu te réveilles

pas encore gâteuse

pas encore morte

Déjeuner sur la table. Tête-à-tête avec le silence. Le beurrier la regarderait de travers. À gauche, son pilulier. À droite, l'absence.



# Terminus

Talia Lauzon

## Station 1

Oui allô? Eh! Je pensais à toi justement! Non, je suis dans l'autobus, tu ne me déranges vraiment pas. Qu'est-ce que tu... Pour vrai? Alors, il a dit quoi? Et elle? Ben non! Quoi? Répète-moi ça? Ce soir? À sept heures? Oui... Oui. Au cinéma... Comme dans mon cours. On a écouté un extrait... Tu sais, le gars... Oui, oui, là, celui avec les cheveux. On l'a vu l'autre fois ensemble... C'est ça oui! Je ne te crois pas! Tu étais où? Et il t'a vue? Non, tu me niaises! Je capote pour toi. Oui je sais, c'est comme quand... Attends, j'ai une autre ligne. Oui allô? Eh! Salut. Oui ça va, toi? Oui. Non, tu ne me déranges vraiment pas. Non. Non. Oui, je veux. Le 24? Parfait, ma chère, je vais être là! Parfait, bye bye. Oui, excuse-moi. C'était Valérie qui m'invitait à souper. Oui j'ai accepté. Comment ça? Elle a fait quoi? Voyons! Elle ne m'en a pas... Attends, l'autobus arrive, je dois descendre. (*Appuie sur le bouton à la dernière minute, tente de prendre son sac par terre, le cellulaire tombe sous un banc, crie au chauffeur d'attendre, ramasse le cellulaire.*) Attends là, je descends, raccroche pas! (*Arrive à la porte, a oublié son sac, s'en aperçoit, bouscule une adolescente, attrape son sac, crie encore au chauffeur d'attendre, court jusqu'à la porte, bouscule encore l'adolescente, sort de l'autobus.*) Eh! Je suis là. Oui, je suis sortie. Mais le monde me regardait avec des gros yeux. Il y a des gens qui ne sont vraiment pas compréhensifs! En tout cas... Qu'est-ce que tu disais?

## Station 2

Pousse la porte de Berri-UQAM. Regarde en avant de toi. Marche tout droit, tiens ta sacoche, mais pas trop serré. Garde tes écouteurs bien enfoncés sur tes oreilles. Tu n'as pas peur. Le métro, tu l'as toujours pris. Tu n'as pas peur, ce serait ridicule d'avoir peur. Mais tu as le cœur qui meurt chaque fois que tu y mets les pieds. Quand tu dois

tenter d'éviter le regard d'un mendiant ou que tu dois garder la tête haute pour faire semblant de ne pas l'avoir vu. Ou mieux encore, t'imaginer que lui ne te voit pas.

« Madame, du *change* pour m'aider à manger? » Les yeux qui bougent, qui regardent partout sauf vers cette voix qui t'interpelle. Toujours tout droit, tu vois les tourniquets au loin.

« Envoye embarque ma belle, je t'emmène n'importe où... » Un sourire au musicien, mais ne regarde pas son chapeau ouvert, vers ton portefeuille, ni les cordes qui manquent à sa guitare, ni les cordes qui manquent à ses souliers, ni les cordes qui manquent...

Les tourniquets. « S'il vous plaît, juste trois dollars pour m'aider à prendre le métro... Je suis prise ici. » Tu es prise dans le tourniquet. Trop tard. Tes yeux se sont posés sur la jeune adolescente, coloration défraîchie, manteau Baby Phat et ballerines en plein mois de janvier. Je t'avais avertie de regarder devant toi pourtant. Tu fouilles dans tes poches. 55 cents. « Merci. » Regard de mépris à peine voilé. C'est ça la charité.

« Avez-vous quelques minutes pour la Croix-Rouge? Ça sera vraiment pas long! » Mais tu donnes déjà quinze dollars par mois à la Fondation du sida. Alors, ignore, ignore. Merde! Ignore je te dis. Si seulement tu pouvais dire à la fille de la Croix-Rouge que tu essayes déjà un peu de faire ta part.

Entre Place-Saint-Henri et Vendôme, tout de noir vêtue, voilée de la tête aux pieds, des pieds à la tête, la mère musulmane. Devant toi avec une affiche en carton usé. « Pas travaille. 4 enfants. Argeant, svp. Aide. » Les photos. Toute la mise en scène présente pour ravager les passagers épuisés et renforcer l'indifférence des blasés.

Ferme les yeux. Respire. Même manège station Snowdon. Pousse la porte vers l'extérieur, les yeux noyés. Pousse la porte de ton appartement, ferme la porte de ton appartement. L'océan dans tes yeux. Avale. Respire. Inspire. Oublie. C'est déjà un souvenir.

### Station 3

*Station Honoré-Beaugrand.* Pas de place pour s'asseoir. *Station Radisson.* Inscrire Hugo au soccer. *Station Langelier.* Appeler le dentiste pour Pierre. *Station Cadillac.* Aller chez le boucher (deux

brochettes de porc, deux poitrines de poulet, cinq saucisses italiennes). *Station Viau*. Finir le livre pour la réunion jeudi, aller porter le manteau d'hiver à maman. *Station Joliette*. Prendre rendez-vous chez le coiffeur, réserver le restaurant pour la fête d'Annick, signer l'agenda de Noémie. *Station Frontenac*. Une place libre pour s'asseoir. *Station Papineau*. Appeler Suzanne, payer la marge de crédit, plier le linge des enfants, ramasser mon sac qui est par terre. *Station Berri*. Acheter une nouvelle bouteille de shampoing, descendre les pneus d'hiver dans le sous-sol. *Station Saint-Laurent*. Rencontrer M. Dupont à 11 h 30, peut-être aller au gym, changer le filtre à café. *Station Place-des-Arts*. Mettre à jour les états financiers. *Station McGill*. Se lever, je répète : se lever. *Station Peel*. Se lever, aller travailler. *Station Peel*. Aller travailler. *Peel*. Je répète : aller travailler. *Peel*. Voyons! Lève-toi, va travailler. *Peel*. Pourquoi tu restes assise? **PEEL!**

Elle est restée assise. *Guy-Concordia*. Pourquoi elle a fait ça? *Atwater*. Pourquoi elle n'est pas capable de se lever? *Lionel-Groulx*. Pourquoi elle n'est plus capable de se lever? *Lionel-Groulx*. Elle est restée assise. Sans se lever. *Angrignon*.

#### Station 4

Il y a la ligne jaune à ne pas dépasser. Une limite qui est la ligne jaune. N'allez pas plus loin, Monsieur. Il y a la ligne jaune qui vous en empêche. Elle est là, vous ne la voyez pas? Reculez, voyons. Sur le sol, regardez! Il y a la ligne jaune au sol. C'est. Une. Limite. Point. Point. Point. On ne doit pas la traverser, pas d'un seul centimètre de pied, de sandale ou de botte. On ne doit pas se poser hors de la limite tant que le train n'est pas complètement arrêté. C'est la loi non écrite du métro de la ville de Montréal. C'est comme : « Pousse-toi à droite dans l'escalier roulant. Je ne paye pas pour le gym, mais je monte les marches! », « Lève-toi, j'ai plus de cheveux blancs que toi » ou encore ce discret-sourire-de-connivence entre deux personnes qui chancèlent en même temps. Ligne jaune, recule. Si quelqu'un a été payé pour peindre une ligne jaune sur le sol du métro de cette grande ville, mon jeune, tu vas respecter ça. Ce n'est clairement pas pour rien. Il y a une raison derrière ça. De toute façon, qui voudrait la dépasser? Il y a une ligne, tu restes derrière, un point c'est tout. Arrête de penser autrement. Jaune,



jaune, jaune. Danger, danger, danger. C'est vraiment facile. Est-ce que ce n'est pas la première chose qu'on t'apprend? Danger. Dans une société, les règles ont toutes une raison d'être. Toi tu t'imagines arriver ici et venir briser nos règles « non écrites, préétablies et brevetées de certitude »? Briser les règles, c'est contre le règlement. On les apprend, on les respecte. Question de bon sens. Et pour quelle raison on voudrait la dépasser? Puisqu'aussi vraie que je la vois, elle est là, la ligne jaune.

De toute façon, qui voudrait la dépasser? Qui voudrait... Qui?

*Terminus*



# La femme d'en face

*Anthony Lacroix*

**L**a femme sur le balcon d'en face a recommencé à fumer. Elle ne garde que de légères marques, sur son corps, de la grossesse qui l'empêchait de continuer. Ce bébé, je ne le connais pas, ni le père d'ailleurs. Je ne sais pas si c'est une fille ou un garçon, quel nom il porte, s'il est en santé ou handicapé. Je ne connais aucune des réponses aux questions que je lui poserais si je pouvais lui parler.

Je ne connais même pas la mère. Pour moi, elle est la femme de l'autre côté de la rue. Celle qui fume pendant que je prends mon café de quinze heures.

Au début de sa grossesse, elle mangeait des biscuits soda. Sûrement un conseil de son médecin. Je fais la même chose quand j'ai des nausées. Je ne l'avais pas revue depuis deux mois.

Moi, je n'ai pas de balcon. Je l'observe par la fenêtre au-dessus de l'évier de la cuisine.

Elle sortait de chez elle avec son paquet de Viceroy, prenait une cigarette, la portait à ses lèvres et l'allumait avec le briquet à chandelles qui reposait toujours sur sa table d'extérieur en plastique blanc. Ça lui prenait entre dix et quinze minutes fumer deux cigarettes format régulier. Aujourd'hui, elle en a fumé trois, très lentement. J'ai pris moi aussi mon temps, apprécié son retour.

Il pleut cet après-midi. Une affluence de gouttelettes sur ma vitre m'empêche de voir clairement, mais je sais que c'est elle. Je reconnais le blanc des nuages sortant de sa bouche. Je m'imagine ses lèvres qu'elle a repeintes de rouge vif après en avoir laissé quelques traces sur les joues de son enfant. Je me remets en mémoire ses grands yeux vert pâle comme ceux d'une poupée au visage blanc tanné.

Elle ne porte aucun signe de fatigue. Son bébé n'est pas difficile. Quand il ne dort pas, elle ne fait que le bercer en lui récitant une comptine que sa mère chantait, une sorte de ballade de marin acadienne.

C'est une histoire que j'aime imaginer.



Je n'ai jamais entendu le son de sa voix. Sa langue est celle de ses cigarettes.

Il me fait du bien de la revoir, déformée par l'eau sur ma vitre. Depuis son départ, il y avait un manque à ma solitude.

Un homme d'un certain âge est accoté sur le balcon et fume une cigarette pendant sa pause. Sa cigarette, c'est sa deuxième Québec classique *king size*. Le propriétaire, criblé de dettes, a vendu l'immeuble il y a quatre mois. Lui, il est là pour faire tomber les murs, transformer la place en restaurant.





# Les porteurs lobotomisés

Alexandre Poirier

M<sup>me</sup> RASTIGNAC, *d'une voix monotone*

Pour cet examen, vous n'aurez droit qu'à un stylo ou à un crayon à l'encre et, bien évidemment, à un liquide correcteur ou à une bande correctrice. L'utilisation de toute autre forme de crayon, que ce soit un surligneur, un crayon à mine ou quoi que ce soit qui puisse ressembler à l'un ou à l'autre de ces outils, sera sévèrement sanctionnée, à raison d'un point par phrase.

BIC

Un « stylo », c'est toujours moins long à dire que cra... yon... à... l'en... CRE!

M. SÉGUIN, *en pleurant*

Mais je ne veux pas l'utiliser! Pourquoi est-ce que je dois l'utiliser LUI?!

HB, *avec un accent hispanique*

POOOOOOOOOOR QUÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉ?!

M<sup>me</sup> RASTIGNAC, *toujours d'une voix monotone*

Monsieur Séguin, calmez-vous. Nous préconisons l'utilisation du stylo tout simplement parce que ça fait plus propre et que c'est plus facile à lire pour les correcteurs, l'encre étant plus foncée que la mine.

BIC, *d'un air hautain*

Contrairement à ce que tout le monde pense, mon nom n'est pas incomplet, mais seulement abrégé, d'autant plus que la terminaison en « o » rappelle à la plèbe la grandeur de la langue latine...

M<sup>me</sup> RASTIGNAC, *avec excitation*

Philéo, noséô, therapuô!





BIC

La facilité qu'a cette lettre à s'ancrer dans la culture populaire...

M<sup>me</sup> RASTIGNAC

Ou s'encren! Daddy-O, Cherry-O's, Jesus-O, Jell-O!

BIC

... et que dire de l'importance de cet instrument dans les sciences modernes!

M<sup>me</sup> RASTIGNAC

Stylogogie, stylosophie, stylomanie, stylogamie, stylothéisme!

BIC

De plus, le stylo confère à son porteur style, culture et intelligence! Il a permis à plusieurs fonctionnaires, dirigeants d'entreprise et politiciens de signer des documents importants qui ont été bénéfiques pour l'ensemble de la population. Si l'œuvre d'Homère, qui a instauré les fondements de la mythologie grecque, et l'œuvre de Dante, qui a créé la langue italienne, avaient été écrites avec un stylo, celles-ci n'auraient été qu'encore plus majestueuses, grandioses, sublimes!

HB, *avec colère*

Propre? Je serais donc *sale*?! Et les grottes de Lascaux? Et l'écriture cunéiforme? Un moyen de transmission du sida, de la peste, de la lèpre, de la chaude-pisse? C'est ridicule compte tenu du fait qu'un écrivain gaucher...

M. SÉGUIN, *l'air un peu idiot*

Même si je suis droitier, ça m'arrive souvent; ma mère m'a toujours dit que j'étais un « faux gaucher »!

HB

... qui étend accidentellement son travail avec sa main a plus de chances de réparer son erreur proprement et subtilement avec une gomme à effacer s'il utilise un crayon à mine qu'avec un liquide correcteur s'il utilise un stylo. Ma mine n'est pas assez foncée?





Voyons, il n’y a rien de plus sombre dans son origine, dans son appellation, dans sa forme et dans son influence sur la vie des gens qu’une mine de plomb.

M. SÉGUIN, *l’air érudit*

Le plomb vient d’une mine et, par extension, d’un trou; il n’y a rien de plus sombre qu’un trou qu’une mine plus profonde. De plus, on a découvert qu’une exposition trop prolongée au plomb peut causer plusieurs maladies. Il faut avouer qu’il n’y a rien de plus sombre que la mort de plusieurs centaines de personnes.

HB

Un stylo a beau contenir de l’encre noire, ce chaos d’ébène est totalement synthétique et, fusionné avec un stylo rouge, ça nous donne le titre d’un très mauvais roman dont le simple souvenir de sa lecture me fait encore broyer du noir et saigner du rouge.

M. SÉGUIN, *d’un air victorieux*

Même Balzac n’a jamais réussi à me faire autant souffrir!

M<sup>me</sup> RASTIGNAC, *avec agacement*

Ça va, ça va! À l’avenir, vous écrirez à la mine, Monsieur Séguin. J’espère que cela vous enchante, jeune homme.

M. SÉGUIN, *avec dédain*

Quoi?! Mais c’est tellement vieux, dépassé et antique! Je préfère écrire au traitement de texte avec mon portable.



# Myself Destruction

Victor Costa Lima

**J**e me réveille.

*3 likes.*

Mon lit est chaud, je ne veux pas en sortir, je ne veux pas avoir froid.

*2 likes.*

Je ne veux pas regarder l'heure.

*4 likes.*

Je me lève.

*6 likes.*

Je marche vers la salle de bain, j'allume la lumière, je me mets devant l'bol, je pisse, je me regarde la queue.

*4 likes.*

J'ai une belle queue.

*10 likes.*

Je me prépare des toasts. Oh! pis non, je déjeune pas. Tout le monde déjeune, pis j'suis pas comme tout le monde. Ça me tente pas.

*2 likes.*

Oh! pis non, je déjeune.

*1 like.*

Oh! pis non, je me recouche.

*3 likes.*

Ouin, c'est ça. Je me recouche.

*4 likes.*

J'suis couché là!

*5 likes.*

Mon lit est trop confo!

*7 likes.*

J'vais refaire un somme.

*5 likes.*

J'dors déjà.

*4 likes.*

J'suis presque en train de faire un rêve.

2 likes.

Je fais des esties de rêves fuckés, moé!

2 likes.

Je fais des rêves de cul.

1 like.

J'ai une belle queue?

10 likes.

Ok! Je vais sortir.

13 likes.

Je sors. Je suis sorti. Je me suis lavé les cheveux, je les ai séchés, je les ai coiffés. Mes cheveux sentent bon. Je sens bon. Je me suis brossé les dents aussi! Je les ai regardées dans le miroir. J'ai des belles dents. Des dents blanches, bien alignées. On me le dit souvent. J'ai sorti mon manteau, mon beau manteau tout neuf. Mon beau manteau *fashion* qui m'a coûté tellement cher! Je suis sorti. J'ai regardé ma rue. Ma belle rue moche. J'ai regardé neiger. Je me sens lyrique. J'ai besoin d'écrire. Écrire tout ce que je pense.

Je pense beaucoup.

Les pensées des autres sont légères.

Je pense solide!

14 likes.

J'ai le goût d'un café. J'aime pas le café, mais j'ai le goût. Je rentre dans un café. Je me vois, je suis content. Je savais que je serais là. Je m'assois, je m'embrasse, je me serre la pince. Je commande un café. Le même. – Salut! comment je vais? – Je vais bien. – Je vais bien aussi. – Je trouve qu'il fait beau. – Je trouve qu'il fait beau aussi. – Quoi de neuf dans ma vie? – Pas grand-chose. – Idem. – Comment avance mon projet d'écriture? – Bien, et le mien? – Bien. – Good! Ça parle de quoi déjà mon texte? – De moi! – Ah ouais? – Ouais. – Mais comment ça, de moi? – Ben de moi, de mes impressions, de ma vie de tous mes jours, de moi face à ma médiocrité environnante, de moi! – De moi. – Ouin, moi? – De moi aussi. – Ouais? – Ouais, de comment j'arrive pas à vivre dans mon monde pourri, créé par moi. – Je suis trop pareil. – Je me comprends tellement! – Oh! ben hey, si c'est pas moi



qui va là! Je pense que je me suis pas vu... Houhou!

Je me rejoins.

10 likes.

– Allô moi! – Salut moi, comment vais-je? – Je vais bien et vouje?  
 – Nouje allons bien. – Good! Ça fait longtemps que vouje êtes là?  
 – Moi, ça fait une heure environ. Je ça fait quoi... cinq, dix minutes?  
 – Environje. – Ah! Je parlais de quoi? – De nouje. – Ah! J’avance bien  
 mon travail? – J’avance pas mal. – Idem. – Coolje! Je parle de quoi?  
 – De moije. – Hein! Moi aussi je parle de moije. – Ah! ouin.  
 Commenje? – Ben je parle du fait que ma vie c’est d’la marde pis que  
 je sais pas quoi faire aveje, pis de moije face à ma médiocrité  
 environnante, pis comment j’arrive pas à vivre dans mon monde pourri  
 créé par moije. – Nouje sommes trop pareils! – Nouje nouje  
 comprenons tellement! – Tout le monde comprend rien, pis nouje  
 sommes pas comme tout le monde. – Tellemenje!

Je me rejoins moi.

15 likes.

– Allôje. Comment vais-je? – Nouje allons bienje et toije? – Je vais  
 bienje aussi. De quoi parlez-vouje? – De nouje. – Oh! j’aime tellement  
 parler de nouje. – Nouje aussi. – Pis ton projeje d’écriture? – Ça avanje  
 et vouje? – Pas pirje. – De quoi ça parlje? – De nouje. Comment nouje  
 sommes pas pareijes que tout le monje, pis que noje vije, c’est d’la  
 marje! – Je nouje aime tellemenje! – Moi aussije! – Hey! Ça nouje  
 tente-nouje une petite bièrje? – Ah! Envoye donje!

6 bières chacunje et 16 likes plus tard.

– Je penje queje commenje àje êje soûje. – Whaje? – Queje qui aje  
 dije? – J’sais paje, j’aije paje comprije. – Je penje queje commenje àje  
 êje soûje! – Parlje paje sije forje, hostije, onje esje paje souje. – Moije  
 ouije. – Whaje? – Nonje! Eje voulaije dije : parlje paje sije forje onje  
 esje paje sourje! Excuje-moije eje m’enfarje danje mejes mojes.  
 – Whaje? – Moije aussije eje penje queje suije sourje. Paje sourje,  
 hostije, soûje! – Ohje! excuje. Soûje. – Paje soûje, hostije, sourje!  
 Ohje! excuje. Eje saije puje queje queje dije. – Pas sourje, hostije...  
 Ohje! pije fuck oje! – Whaje? Vous êtes trop funny!





- Oh! Ta yeule! Tu m’fais chier!
- Ta yeule toi-même! Tu sais pas boire, hostie. Moi oui. Pis je parle si je veux, c’tu clair? Fait que fais pas chier!
- Vos yeules! C’est moi que vous faites chier tabarnak. Maudits braillards, tenez vot’ bout!
- Oh! on l’sait ben... Tu me fais rire hostie. Toujours en train de nous dire quoi faire. Tu te crois donc meilleur que tout le monde.
- Farme ta yeule oubedonc...
- Oubedonc quoi, hein? Envoye! frappe-moi la yeule hostie. Casse-moi une dent. J’vais pouvoir prendre une photo après, pis ça va me faire quelque chose à raconter, à écrire... Je manque d’inspiration, ces jours-ci.
- Moi aussi, fuck! J’suis tanné d’écrire tabarnak. Je suis tanné que personne m’écoute. J’suis tanné de m’entendre parler. Farmez-moi donc la yeule quelqu’un, ou arrêtez de me faire sentir coupable chaque fois que je l’ouvre!
- Moi aussi, je me sens coupable... L’aut’jour, je me suis surpris à publier une vidéo de mon chat dans le lavabo.
- Dans le lavabo?
- Ouin parce que mon chat, il aime l’eau.
- Hein!
- J’tu le dis! J’ouvre le robinet, pis il peut rester des heures là, en train d’essayer d’attraper l’eau qui coule.
- Ben voyons donc toi.
- Voir que j’ai pas vu ça!
- Oh! mets-en!
- Mets-en! Y a douze personnes qui ont *liké* ça!
- Moi j’ai de la misère à en avoir deux, *likes*.
- Ouais?
- Ouan.
- C’est parce que tes publications sont trop élitistes. Vise plus bas.
- J’sais.
- Bon ben c’est pas tout ça là... mais je pense que je vais y aller.
- T’es sûr?
- Envoye! Encore une bière, juste une. Envoye!
- Nnnnon! J’y vais là, il commence à être tard, pis j’ai une grosse journée, moi, demain. Faut que... que je finisse d’écrire là...





D'ailleurs, il se peut que je parle de vous dans mon texte.

- C'est correct. Tu seras dans le mien aussi.
- Moi pareil.
- Idem.
- Cool! Bon ben... À demain, peut-être.
- À demain!
- À demain!

Ah! J'ai pas hâte à demain.

15 *likes*.



# Les joies et les peines (surtout les peines) d'Albert Fitzgerald (et des autres)

*Kevin Lambert*

**A**lbert Fitzgerald était un homme. Il avait pour occupation la tonte de moutons. Tous les jours il tondait ses moutons. Albert Fitzgerald était une femme. Elle avait pour occupation la cuisine. Tous les concours auxquels elle participait, elle les remportait aisément.

Préparez-vous. Maintenant, je vais décrire leur quartier. Voilà. C'est tout. Vous n'avez plus qu'à imaginer. De toute façon, l'essentiel, c'est la dame du sixième étage, appartement B. Vous la voyez? Non, vous ne la voyez pas. Elle est morte. Tuée par le marchand de fleurs de la plage. Vous voyez Albert Fitzgerald le tondeur de moutons dans son petit appartement jaune. Il se balance au bout de sa corde. Il s'est pendu quand il a appris que la dame dont il était amoureux portait le même nom que lui. Il l'a appris dans le journal, dans la nécrologie. C'est en se rendant à un concours de cuisine qu'Albert Fitzgerald s'est fait rouler dessus par un camion. Celle qui aimait tant cuisiner ne se doutait pas qu'elle terminerait sa vie en crêpe. Albert Fitzgerald était tombé amoureux de son homonyme dans un café alors qu'il buvait un thé, elle un café. À sa mort, le pauvre Albert a pris un coup de vieux et a décidé de s'accrocher à la vie dans sa garde-robe. On les a empaillés et exposés dans le sous-sol de l'église. C'est une tragédie moderne!

Je ne reparlerai plus d'Albert Fitzgerald, ni de l'un ni de l'autre, car ce serait, il me semble, une perte de temps.

Un jour on m'a demandé l'heure et j'ai menti. Je voulais détruire l'humanité. Détruire l'humanité heure après heure. Une petite destruction. Une belle petite destruction. Le problème c'est que, quand on détruit une heure, il reste soixante minutes. Soixante minutes! Alors ça nous prend soixante fois plus de temps, détruire l'humanité. Même



quand on détruit les minutes, il reste les secondes. Soixante secondes pour chacune des soixante minutes. Ça fait au moins mille destructions. Combien de destructions pour détruire l'humanité? Ça prend des microsecondes de destruction, des nanosecondes de destruction, des zeptosecondes de destruction. On approfondit la question. On fouille le passé. On mine le terrain. On ravine la colline. On fore *the greater good*. On déterre des tonnes et des tonnes. Ça se détruit avec le temps, une humanité. C'est long, c'est infini, et l'infini, c'est connu, c'est long. Il faudrait s'y mettre à plusieurs, mais alors c'est la gestion et tout... La pérennité de l'humanité, c'est question de gestion.

Dans la vie, on revient toujours au cirque. On croit changer, évoluer et avancer, puis il suffit d'un aboiement dans la nuit et on recule, on s'accule et on coagule. C'est fauve quand on déambule sous le follicule modulaire du cirque. Le chapiteau de laiton emprisonne l'air, la chair et la poussière. On retombe dans cet univers piétonnier, on s'y fracasse la carcasse et tout. C'est dégueulasse, le cirque. C'est altérant. On s'évapore dans l'épaisseur, dans les lourdeurs atmosphériques. Les sourires nous fendent les ongles, nous saignent, nous sondent. C'est avilissant. On bafouille et on miaule, souvent. On voltige notre malheur, on catapulte nos anabases. C'est un nirvana psychotropical. Attention de ne pas s'enfermer dans les fêlures du tapis, du tapis du chat d'Iran, du chah d'Irlande. Du tapis fleuri. Notre corps est bataillon et on ressent des choses humaines. C'est une odyssee de la chose humaine! C'est la comédie de tous les fantasmes. Des fantasmes félins : des fantasmes de tigre à harmonica, des fantasmes de lionceaux suicidaires, des fantasmes de panthères ambiophoniques. C'est animalier, la fêlure humaine. C'est félin, au fond. Quand la lumière des projecteurs nous plaque au fond de nous-mêmes, nos yeux brillent des entrailles de nos ancêtres. Comme des fauves. On est revenus au cirque et c'est trop tard maintenant. Nous sommes les héros et notre héroïne, on se la pique à coups d'arabesques, on se la *shoot* à coups de canon. Tous les héros ont leur héroïne. Nous serons tous des hommes-canons, aujourd'hui ou demain. De félins hommes-canons qui se catapultent vers des contrats métaphysiques. C'est la crique du désespoir, gare au pavillon noir. Mon pavillon à moi il est doré, doré de la beauté. Doré comme le ciel, doré comme la mer, doré comme ce qui se trouve au bout du monde et qu'on ne connaît qu'à cause des encyclopédies. Doré



comme le mythe, le mythe doré d'une peau, d'un pelage. D'une jungle encyclopédique. Doré comme Hercule, au fond! Hercule qui tue le lion pour porter sa peau. Son pelage, je voulais dire son pelage. Un animal a un pelage, comme il a une gueule, et non une bouche. Sinon ce serait le chaos. Hercule est un demi-dieu du cirque. Hercule a deux moitiés. Deux hémisphères. Deux hémihumanités. Tout le monde est comme Hercule, au fond. Donc tout le monde est Hercule. Hercule est un héros héroïnomane, peut-être le premier. Il s'injecte de l'immortalité. Immortalité c'est près d'immoralité. À un thé près. Albert Fitzgerald était tombé amoureux de son homonyme dans un café alors qu'il buvait un thé, elle un café, comme je vous disais. Ils ne savaient pas qu'Hercule se trouvait lui aussi assis dans ce café. Pas le café d'Albert Fitzgerald, vous aviez compris. Hercule était assis dans le café et embrassait son héroïne. Je t'aime mon minou. Quétainerie. C'est embarrassant et embrasant et tout. Hercule est demi-dieu, demi-quétainerie. Ça exaspère son héroïne, sa belle héroïne. Elle a des yeux de lynx et elle voit le mitraillage du pelage d'Hercule. De la peau, je voulais dire de la peau. Et Albert Fitzgerald buvait son thé en méditant des questions d'immoralité. Un beau thé doré sentant la fleur de peau. Il regardait Hercule le demi-dieu, demi-quétainerie, grec, médissant son héroïne à coups de cuiller. Albert Fitzgerald cogitait sur l'immortalité des choses. Pas lui, l'autre, avec le café. Lui pensait fidélité et félicité. Lui pensait fatalité du destin. Les fêlures du destin grec. Les fêlures du destin d'Hercule le carnassier, Hercule qui porte la peau du lion sauvage, du lion de Némée. Némée, c'était le nom du café, et dans le café il y avait deux Albert Fitzgerald, un Hercule les yeux pleins d'héroïne et un lion mort. Tous se sont jetés dans la bouche du lion, c'est tragique. Ils sont revenus au cirque, c'est tragédique. Comme je vous le disais, Albert Fitzgerald était tombé amoureux de son homonyme dans un café alors qu'il buvait un thé, elle un café. Comme je vous le disais, Hercule n'existe pas.

J'avais dit que je ne reparlerais pas d'Albert Fitzgerald, ni de l'un, ni de l'autre, pour cause de perte de temps. Alors voilà, pour cause de perte de temps, je l'ai fait. Je me suis parqué en double, temps-double. Je suis le roi des animaux.



# Délirium

## Feuilleton

Alexandre Roy

### III – LES RONCES DE LA CONFUSION

*Robin Gradunez perçoit toutes sortes d'anomalies dans le déroulement de sa journée. Pour ce quarantenaire, travailleur-ouvrier, père de famille sans reproche, ces nombreuses manifestations sont autant de signes d'un changement prochain dans son existence, marquée jusqu'ici par la routine et l'aliénante répétition. Après une journée de travail inusitée, le voilà donc qui rentre chez lui, plein d'appréhension.*

D'une main tremblante, j'entrouvre la porte qui mène au salon...

Je vois... Nonos couché sur la moquette, baignant dans son propre pelage, Marie installée dans le fauteuil – elle tricote une large étoffe de laine blanche – et mon fils Robinson, assis à ses pieds, tranquille, l'air soumis. Tous m'observent posément, avec de grands yeux calculateurs. Je leur souris, l'air de n'avoir rien remarqué, autant dire l'air idiot. Le caractère extraordinaire de la scène est manifeste... Après quelques secondes de silence, Marie m'adresse un drôle de sourire puis me demande, décontractée, mais d'un ton légèrement sinistre :

– Bonjour, Robin chéri. Alors, ta journée?

– Pas terrible. Monsieur Thompson a refusé ma promotion. J'étais pourtant sûr qu'il me l'accorderait... Je... Vilaine journée. Je suis fâché.

– Mon pauvre petit mari. Viens là que je t'embrasse. Ça ira. Après tout, une promotion, est-ce si important? Tu as toujours ta famille qui t'aime, qui t'aimera quoi qu'il advienne.

Il y a un je-ne-sais-quoi d'énigmatique dans sa voix. Quelque chose qui ne lui appartient pas, mais que je ne peux cibler pour l'instant. Je la





laisse néanmoins me mordiller les lèvres. Les siennes me laissent un goût âcre en bouche. J'en profite, pendant que je suis là, pour ébouriffer la chevelure bouclée de mon fils.

– Comment va le p'tit homme?

– Tantôt, maman, Robine et moi, on est allés acheter de la laine, répond mon fils d'une voix enrouée.

– De la laine! Mais c'est super, de la belle laine! Et c'est pour faire quoi, toute cette laine?

– C'est pour te tricoter un gilet, car l'hiver sera froid, répond Marie d'une voix étrangement glaciale.

– Quelle femme attentionnée j'ai là, dis-je d'un ton faussement réjoui. Ça semble tout douillet et tout chaud.

Je tends la main pour caresser l'étoffe blanche et pousse un cri de surprise. Mes doigts décèlent une substance visqueuse et collante. Je parviens à m'en déprendre en secouant énergiquement la main. Marie récupère nonchalamment le tissu pour continuer son tricot. Je l'observe sans comprendre comment elle manœuvre pour ne pas s'y coller les doigts. De toute évidence, j'ai une femme extraordinaire. Cela dit, la texture de mon futur gilet ne m'enchantè guère.

– Allons, chérie, je ne peux pas porter ça, c'est tout gluant. Où as-tu trouvé ça?

J'obtiens la réponse par moi-même. L'enveloppe contenant la laine se trouve sur la commode, juste à côté du fauteuil. Le nom de la boutique, *Telas*, m'est vaguement familier, mais j'ai la certitude de n'y être jamais allé.

– N'aie crainte, ma libellule, répond Marie. C'est un tissu spécial. Tu verras lorsqu'il sera complété. Tu l'adoreras. Je sens même que tu ne pourras plus t'en défaire!

Ma libellule? Marie ne m'a jamais appelé ainsi. Il va de soi qu'elle souhaite m'envoyer un message. Je déploie toute la force de mon esprit pour saisir. Libellule... Nous savons tous que l'étymologie de libellule est *dragon volant*. Or, qui dit dragon dit également princesse, et qui dit princesse sous-entend généralement *enlèvement*. D'ailleurs, le concept d'*enlèvement* est inhérent à l'expression *dragon volant*. Les dragons volent des princesses, ou des trésors...

Cogitation... J'ai la tête qui brûle, surchauffe... JE COMPRENDS! La princesse, c'est ma fille Robine. Robine dont je viens de remarquer





l'absence. Robine que j'ai toujours appelée « ma princesse ». Marie sait cela! En m'appelant « ma libellule », elle a voulu me faire comprendre ce que je tardais à remarquer. Robine a disparu.

– Dis-moi, Marie. Sais-tu où se trouve Robine?

– Elle n'est pas ici...

– Ça, j'ai bien vu... Où est-elle?

– Ailleurs.

– J'en conviens, tu ne veux pas me dire où? demandé-je sur un ton où commence à poindre l'énervement.

– Il n'y a pas lieu de t'inquiéter, mon dragon. Tout va bien.

– Non, tout ne va pas bien! OÙ EST-ELLE?

– Arrête, papa. Tu parles trop fort.

– Papa parle fort parce qu'il est inquiet, mon trésor! Tu ne veux pas me dire, toi, où se trouve ta petite sœur?

– Non.

– Bien! me résigné-je. Très bien, j'ai compris! Robine n'est pas là... Pas de problème, tout est normal. À quoi bon s'inquiéter? Un enfant disparu, ce n'est pas une raison pour se mettre dans tous ses états! Ce n'est même pas la peine de s'en préoccuper. Qu'il est bête, ce Robin, de toujours s'en faire avec des détails anodins! Qu'il est lourd, ce Robin, avec ses préoccupations, ses ambitions et ses raisonnements à la con! Soit! Je suis bête, je suis lourd, et je m'en vais! Si vous me cherchez, je serai dans mon bureau!

– À tantôt, mon Robinet chéri, répond Marie, sans même tenir compte de mon coup d'éclat.

D'un claquement de porte magistral, je m'isole dans mon bureau, pièce que j'utilise exclusivement pour cela. Une larme me vient à l'œil lorsque je songe que Robine, à cet instant, est peut-être elle-même enfermée contre son gré. Allons! Il faut me ressaisir. Je suis son père, je la retrouverai, coûte que coûte! Je réfléchis... pense... pense... Je me questionne brièvement sur l'attitude singulière des membres de ma famille et plus particulièrement sur leur réticence à m'expliquer l'absence de Robine. La solution me frappe bien vite par son évidence. Le ravisseur nous surveille de près. Il tuera Robine si Marie ou Robinson ont le malheur de me révéler quoi que ce soit sur sa disparition. C'est pourquoi Marie a dû faire preuve de tact pour me la signaler. Quant à moi, je mènerai mon enquête avec la subtilité du fin





renard. J'évite, par exemple, de débiter à haute voix le flux de ma pensée.

De la méthode... Il me faut de la méthode. Prioritairement, je dois comprendre le motif de l'enlèvement! Non... Le mieux serait plutôt de démasquer le coupable. Lui, m'expliquera son motif. Non. Avant tout, je dois savoir où il la garde prisonnière. En la trouvant, elle, je mettrai la main sur son ravisseur qui pourra alors m'expliquer. Mais... mais... comment trouverai-je le lieu de captivité sans savoir qui l'a capturée?

Changement de stratégie. Des évènements inusités sont survenus aujourd'hui. Peut-être qu'en les rationalisant, j'arriverai à mettre au point un réseau de pistes à explorer, obstruées par les ronces de la confusion certes, mais que je défricherai progressivement grâce à la machette de mon raisonnement... Non, non et non! Je nage en pleine brousse. Comment puis-je déduire quoi que ce soit sans la moindre base d'interprétation? Je m'enlise dans l'impasse. Chaque minute qui passe m'éloigne de ma Robine.

Selon ce qu'a dit Robinson tout à l'heure, ma fille était présente lorsqu'ils sont allés acheter leur laine. Il se peut que l'enlèvement soit survenu dans l'intervalle de cette commission. Il est, malgré tout, hors de question que j'aie consulté Marie à ce sujet; le ravisseur de Robine, qui nous surveille, se douterait que je suis sur sa trace! Je cherche donc l'emplacement de la boutique dans l'annuaire... Rien.

*Telas... Telas...* Je cherche à comprendre d'où me vient cette impression de déjà-vu. Je suis pourtant certain de n'y avoir jamais mis les pieds. Je ne crois pas non plus que Marie m'ait communiqué son intention d'y aller. Il me semble que je m'en souviendrais. Non. Il est CLAIR que je m'en souviendrais... Les détails. La solution subsiste dans les détails les plus à même de m'avoir échappé... Par exemple, lorsque j'ai demandé à Marie de m'indiquer l'endroit où elle s'était procurée l'enveloppe de laine, elle ne m'a pas livré l'information que j'attendais. Elle s'est plutôt attardée sur le caractère singulier du tissu. En toute honnêteté, cette omission avait alors échappé à mon attention. Avec du recul, par contre, cela revêt un sens nouveau. Marie m'a déjà envoyé divers signes aujourd'hui. Or, en déviant ainsi le fil de notre échange, elle avait forcément quelque chose à... Dévier le fil... Déviation... J'y suis! L'autobus! Le détour de l'autobus. Les





commerces que j'ai observés sur la rue parallèle. *Telas* est le nom d'une des boutiques que j'ai entrevues par la fenêtre de l'autobus tout à l'heure. Cette coïncidence, qui n'en est pas une, confirme ma théorie selon laquelle le changement d'itinéraire survenu à ce moment avait pour but de capter mon attention...

Mais alors, dans ce cas, le coordonnateur des trajets d'autobus devait être au courant de l'enlèvement de ma fille. Du coup, il savait également que j'étais à bord à ce moment-là. Il a généré cette brève déviation pour me fournir un indice. Maintenant, il me reste à comprendre le motif d'une telle intervention. Il se peut que le rapt de Robine s'inscrive dans une conspiration beaucoup plus large. Bref, tout n'est pas clair, mais j'ai au moins une piste sérieuse, un point de départ à mon enquête et un précieux collaborateur!

Il n'y a pas un instant à perdre. Je quitte mon bureau, retourne au salon où se trouvent toujours Marie et son étoffe qui, je le constate, a remarquablement progressé depuis tout à l'heure. Robinson et Nonos ne sont plus là. En me voyant arriver, ma femme a ce drôle de sourire qui la caractérise ce soir. Je souris en retour, le plus naturellement possible.

– J'ai des courses à faire, je serai de retour dans quelques heures, dis-je avec un clin d'œil dans la voix.

– Bien. À tantôt, Robin chéri.

Une larme se pend à mon cil. L'aventure dans laquelle je m'engage sera périlleuse; possible même que je n'en sorte pas vivant. Ce sont peut-être là les dernières secondes que je passe avec ma femme. Je me penche sur elle pour lui donner un baiser en guise d'adieu potentiel... Hum... J'ignore ce qu'elle a mangé aujourd'hui, mais je goûte la putréfaction dans sa bouche. Et c'est sans compter qu'elle m'a mordu la lèvre, au sang... Cette morsure, quoique douloureuse, m'émeut profondément, témoignant de la violence de l'amour que Marie a pour moi.

Je songe alors à mon fils... Je ne serais pas un très bon père si je n'allais pas l'embrasser également.

– Robinson est dans sa chambre? demandé-je.

– Non.

– Où est-il?

– Ailleurs...





– Mais encore?

– Autre part.

Robinson maintenant. Je sais qu'il est inutile d'insister. Le temps me compresse, m'étouffe, j'étouffe! Je caresse la joue de Marie avant de me précipiter hors du salon, puis hors de ma maison. Robinson maintenant. Le ravisseur a profité des quelques minutes où j'étais dans mon bureau pour s'infiltrer chez moi et s'emparer de mon p'tit homme. Le salaud! Je jure sur la tête de Nonos qu'il paiera pour ces affronts!

Je suis dehors, sur la rue Maurier, dans le crépuscule. Je vois l'autobus qui s'en vient... Je marcherai cette fois! La ville s'étend là, partout autour, à ma portée. Je marcherai... Être investi d'une mission si noble me gonfle d'importance, confère à mon existence la raison d'être qui m'a toujours manqué. J'arrive au seuil d'une intersection, l'occasion de briser officiellement la linéarité qui fut celle de mon existence jusqu'ici.

Je fonce, propulsé par une détermination féroce, capable de tout fracasser sur mon passage.





# Pharaon minuscule

*Juliette Périers-Denis*

**M**ademoiselle a la prétention des plus Grands, c'est le cas de le dire.

Lorsqu'elle daigne se lever, vers les sept heures trente du soir, c'est seulement pour traverser le couloir de l'appartement, avec la grâce nonchalante dont sont capables seuls ses pas de velours. Elle vient s'étaler avec toute l'élégance d'un sphinx sur mon travail et moi, l'écrivaine paumée, je me retrouve à pousser jérémiades et lamentations sans pour autant parvenir à déloger Sa Majesté aux oreilles pointues de son trône de papier.

Sans défense et réduite à accepter les caresses vicieuses de la Souveraine, je suis bientôt envoûtée par les suggestions qu'elle me susurre à l'oreille, pressant le haut de sa tête contre mon menton, me ronronnant sans relâche :

« Quoi? Tu travailles encore?

Pourquoi?

Tu vois pas que je suis là? C'est pas l'heure de travailler, tu es toujours dans tes gribouillis...

De toute façon c'est l'heure de manger! »

Et me voilà qui me lève et qui suis traînée par mon adorable boulet jusqu'à la cuisine. Elle se poste au pied de la table, droite comme doivent l'être les gens de sa stature, avant de me faire signe d'avancer. Je sens ses yeux persans suivre le moindre de mes mouvements alors que j'ouvre le garde-manger pour remplir sa soucoupe, que je dépose ensuite sur le sol. Elle grogne un coup – fin rugissement tout ce qu'il y a de plus gracieux – pour signifier son désaccord. Je me plie aux ordres qu'elle ne m'a même pas encore donnés et je reprends la gamelle pour la déposer cette fois-ci sur la table, où mangent les Grands, les Nobles, les Justes et les Vrais.

En un bond, la teigne si mignonne a rejoint son repas et elle renifle du bout du museau ce qu'on lui sert, dédaigneuse, capricieuse, comme





pour se plaindre que je ne lui cuisine pas un sept services trois fois par jour. Je souris, j'expire enfin : pendant que Mademoiselle est distraite, moi, je vais pouvoir retourner à mon travail. Mais à peine ai-je le dos tourné qu'elle me rappelle d'un sanglot plaintif.

Le bol d'eau fraîche. J'ai oublié le bol d'eau fraîche.

Impatiente de retourner à mes écrits, je m'empresse de lui remplir un second bol et de me ruer hors de la cuisine dès qu'elle commence à laper le nectar glacé de sa petite langue précieuse. Elle m'apostrophe à nouveau. Je m'immobilise dans le couloir. La bête miaule encore!... puis, plus un bruit. Je suis pétrifiée. Peut-être que si je parviens à crisper mon corps assez longtemps dans la position figée quasi inhumaine qu'il a prise en se stoppant net dans sa course, elle abandonnera l'affaire... le silence s'éternise... je sens en moi se revigorer un espoir corpusculaire, relégué aux oubliettes depuis des lunes... je lève un orteil... Vite, vite, la chambre! Vite, la paix!

Erreur fatale.

Impossible d'échapper aux roucoulements misérables.

Vaincue, je reviens, ventre contre sol, au carrelage froid de la cuisine. Elle m'attend, elle n'a toujours pas touché à sa nourriture, elle sourit, fiérote et narquoise, feignant l'innocence, pensant probablement qu'après tout ce temps, elle me berne encore. La vérité, c'est que j'ai saisi ses manigances il y a belle lurette.

Mais pour une raison ou pour une autre, je me subordonne volontairement.

Elle me tient en esclavage entre ses griffes et moi, humain imbécile, je me laisse faire.

Il faut dire que Mademoiselle est plus que talentueuse en ce qui concerne la stratégie militaire et politique; monarque digne de ce nom, capable des pires regards de supplication, elle ne me laisse jamais longtemps garder la balle dans mon camp.

Je la prends dans mes bras, où elle s'installe avec une paresse sublime.

« Emmène-moi voir mon royaume! » commande-t-elle.

J'obéis. Nous allons à la fenêtre.

Vibrisses frémissantes, quelques clins d'œil. Elle se met à vrombir, visiblement satisfaite de la paix qui règne en ses terres; elle doit distinguer dans la calme noirceur de la rue derrière la fenêtre des





choses qu'il ne m'est pas donné à moi, l'esclave, de voir. Elle suit du regard les quelques passants qui s'aventurent dans la nuit hivernale et juge silencieusement leurs silhouettes qui défilent sur les rues de son royaume. À certains, elle donne sa bénédiction; elle dédaigne tous les autres d'un sifflement qui se veut hostile. Je me surprends à me mettre à la place de ces innocents serfs, qui continuent à vagabonder librement sans savoir que leur impératrice a sans cesse les yeux fixés sur leurs futilles allées et venues.

Mademoiselle se dit Reine, mais au fond, elle n'est guère plus que Marquise : bien qu'elle se proclame maître de la ville et de la nuit, elle n'a qu'un réel esclave – il n'y a que sur moi qu'elle exerce son mièvre dogmatisme.

Et pourtant... jamais, chaque soir, vers les huit heures, je n'envie le sort des hommes libres qui se battent, là, à nos pieds, contre vents et flocons.

Sa Majesté bondit hors de mes bras et s'en retourne comme elle est venue : le pas léger, dandinant les fesses tout le long du couloir avec grâce et flegme. Une dame de ce nom n'oserait tout de même pas faire sa toilette en présence, aussi servile soit-elle, de quelque culottée de moindre rang. Je peux enfin me remettre à la tâche...

Deux heures du matin.

Crispée de colère, je me tourne et me retourne sous les draps, maudissant le Dieu, là-haut, qui se complaît à me rendre insomniaque, incapable de garder les yeux clos ne serait-ce qu'une seconde.

Infime interpellation dans l'entrebâillement de la porte.

« Est-ce que tu dors? »

« Oui, je dors. Et si tu m'en empêches, je te jure que cette fois, je vais te fermer la porte au nez. »

Voilà. Nous y sommes. L'instant unique où le pouvoir se déséquilibre; le seul moment où Néfertari semble défaillir.

Elle reste sur le pas de la porte, en équilibre entre son royaume et le mien – car il faut bien le dire, dans l'antre de l'esclave, il n'y a qu'un seul maître, et ce maître, c'est moi! –, vacillant sur ses quatre pattes, les





paupières à moitié closes, son corps minuscule transpirant la fatigue.

« Tu mens... tu dors même pas... je t'ai entendue... »

Je me vire violemment face au mur, dos à elle. Je ferme les yeux très fort.

« Laisse-moi tranquille! »

« Tu sais, il fait très froid, dans le salon... Et les voisins qui font encore la fête juste de l'autre côté de mon mur, ils m'empêchent de dormir... »

Je soupire. Je me tourne encore et j'allume la lampe de chevet. Pendant un instant, nos égos s'affrontent du regard, je vois qu'elle n'ose pas s'abaisser au point de demander le réconfort qui lui manque et elle voit – oh! je ne le cache pas si bien, je ne doute pas qu'elle s'en aperçoive – que je n'ose pas admettre qu'il me faudrait, pour m'endormir, un peu plus de chaleur...

J'éteins la lumière. Je ferme les yeux – littéralement, mais aussi sur la faiblesse impardonnable, la frugale faim de caresses, de l'Impératrice.

Les ronronnements naissent, sur le seuil de mon antre, puis s'approchent peu à peu.

Elle vient se lover au creux de mon cou.

Et soudain la sérénité me gagne. L'agitation s'évapore dans la pénombre, emportant avec elle toute parcelle de solitude ignoble qui aurait pu encore coller à ma peau. Voilà même le sommeil qui s'approche, à pas de loup...

Ce n'est pas ma langue, mais bien mon corps et mon âme que je donne chaque jour à la Reine féline, en échange de douces caresses le soir et de quelques bisous d'esquimau. Elle s'installe, se niche, se roule en boule contre mon flanc, où elle plante amoureuxment ses petites griffes, et elle s'endort d'un coup, elle rêve, ronronne, elle ronronne si fort et si vite qu'elle s'emmêle et trébuche dans sa respiration. Auprès de moi, Mademoiselle est en sécurité. Je la caresse vaguement; moi aussi, je vais bientôt partir... Les griffes relâchent leur emprise, peu à peu les ronronnements s'atténuent, se transforment en une respiration lente et régulière, qui pourrait aussi bien être les appels de moins en moins distants de Morphée qui m'invite dans ses bras. Je sens sa présence fragile, petite boule de poil chaude et épuisée. Elle garde mon sommeil...





Quel meilleur salaire pourrais-je demander...

Mon corps et mon âme... ça fait cher du câlin, tout de même...

Corps et âme... demain encore je devrai la servir...

Corps... quel leitmotiv épuisant...

Âme... une chance, tout de même...

... une chance qu'elle est venue dormir avec moi...



# Dénudée

*Arielle LeBlanc Thibodeau*

lucide  
          j'écoute  
ta poésie amère –  
ma tête feuillée  
                          tombe  
frénétiquement  
          d'un rouge palpable  
les érables s'alourdissent  
          en mouvements  
mes combats virulents  
effacent  
          ton  
                  absence  
                          dérisoire

sur ma tête  
des miettes pleuvent  
rouge  
solitude inclinée  
carnage mélancolique  
coup  
de chaleur –  
endormie  
par le soleil  
ma chair dépouillée  
vire/volte  
en chute

libre

# Que crèvent mes yeux qui pleurent

*Vanessa Nantel*

Un motton dans la gorge, la panique au bord des lèvres, j'hyperventile comme un vieux moteur. J'hyperventile comme quelque chose de saccadé, comme quelque chose qui est dur à partir, mais une fois qu'y est parti on peut pas l'arrêter. Mon cœur palpite, s'agite, se tord de douleur dans ma poitrine éventrée; ô tristesse éplorée, pourquoi prends-tu mes viscères à la gorge comme des vipères que l'on forge à la fureur des foyers et aux chaleurs des braises tuméfiées?

Ça avait fait un an avant-hier. Là j'ai ce goût amer de l'amour éphémère qu'on propulse dans les airs, qui retombe aussi vite qu'il s'est envolé pour mieux s'affaisser, face contre terre. Mourir écrasé pis surtout pis se relever, ça sert à rien.

C'EST LE NÉANT.

Devant, on voit rien, il fait noir, il pleut de la vitre cassée, une pluie, un torrent de larmes, comme des lames acérées.

Un an de ma vie, tabarnak, pour que ça se termine de même... un an, estie de crisse de vidange sale de putain de vie de caliss d'ordure, de tête dure bouchée qui aime ça se faire manger le corps à p'tites bouchées pis amener tous les jours son p'tit cœur au boucher, qui l'offre à qui le veut. Ses sentiments tranchés.

Les mots ne s'effacent pas; pourquoi restent-ils gravés dans le fond de mon amour rincé? Souillés, mouillés, rouillés, ces mots nauséabonds, moribonds, dans mon âme, échanrée? Je pue, je pullule de



laideur en dedans je me farcirais de médicaments, de pilules pour franchir le *deuil*, le dédale dans lequel je m'enfoncé; je me putréfie du dehors et je meurs par en dedans pendant que le monde continue de tourner, pendant que la haine me serre les poings et me brûle la face.

À tous les coins de la terre des messages d'amour qui dans mon cœur s'effacent...

J'ai aimé. J'ai vécu, j'ai été heureuse... Astheure j'me casse la gueule dans des rires cyniques, dans des pleurs. [Rire.] Comment j'ai pu croire une seule seconde que ça aurait pu marcher? Après trois fois le nez pété sur la glace, t'as pas compris que t'es plus fragile que l'hiver?

Je ne vois que le mal, la laideur; je vois rouge, noir, blanc, rouge, sale.

Je me sens si sale, conne, vile et laide, je me sens comme un condom après usage.

Pire encore : je sers à rien.

Je me sens comme une envie de vomir, celle qu'on recrache après en avoir trop avalé, j'étais *too much* pour toi, j'étais trop extrême, j'étais celle qui en émoi te disait toujours plus fort *je t'aime!*

J'ai envie de me vider de toute substance, de fondre, de décroître, de m'étendre de tout mon long comme purgeant ma sentence, vidant ce trop-plein qui a fait de moi une créature des sens, trop intense, attendant la potence. Je danse comme les macabres le font quand je me cabre sous ton poids, sous ta jouissance qui était mienne et qui ne sera plus que le souvenir d'une épopée lointaine...

L'envie de pleurer s'est comme écoulée dans mes mots. Mes larmes comme de l'encre, je rédige ma peine et je digère ma haine... Je me vide, je m'évade, je m'épuise dans le néant d'une page blanche qui se remplit.





Je fuis pour ne pas me décarcasser, je suis si fragile, je ne veux pas me fracasser.

Je ne veux pas m'endormir, dormir, rêver, je ne sais quoi encore, me réveiller pis réaliser que je t'ai perdu comme on perd quelqu'un dans la mort, comme on perd le nord, comme on se perd la tête à l'envers, le cœur percé et mangé par les vers,

alors je t'écris...

Non, NON!

J'écris ces quelques mots pour *me* rappeler que c'était vrai, si vrai que j'arriverai jamais à t'oublier, même si mon sang, globules liés aux tiens, s'en calisse et s'éloigne au plus crisse de tout ce qui fut mien, parce que ça fait mal, mais d'amont en aval faut que j'avale pis que je passe à travers, que je te pousse du revers de la main pour arriver à me dire que

« c'était ça, pis c'est tout », que c'était sans issue, que c'était juste un gros crisse de trou.

Et même si les ombres des corneilles, sans lendemain, me crèvent les yeux pour ne pas que je souffre, JE MENS.

À leur insu je pleure et m'éparpille en de sombres fragments.





# Discours du drone

*Baron Marc-André Lévesque*

*Si un robot meurt tout seul dans la forêt  
et que personne n'entend son agonie,  
comment sait-on si c'est triste?*

un automaton m'a dit un matin  
que son ami était tombé.

mettons mettons, on parle pour parler, on échange là  
court-circuit le réseau cuit  
et puis s'ensuit l'oubli  
les données brûlent  
fichiers s'effacent  
et le rien s'accumule avec les cendres  
robot meurt presque sans trace  
sans qu'on l'entende

de quoi ça jappe, avant décès, un robot?  
l'engin agonise s'éplume et demande pardon  
l'engin agonise, angoisse l'entrain s'effondre  
la machine regrette ne pas avoir vieilli

les rouages ralentissent, grincent et pleurent  
comme plainte rouillée qui s'étire, quincaille  
y'a des morceaux qui plient déjà bagage  
métal est seul, point, fin de vie utile

quand l'automaton s'éteint, tiraille personne  
c'est l'automne du pantin ferraille dépourvue  
sans avoir connu sens ferme, s'ouvre déçu  
laisse sortir entrailles louses et les laisse sécher





le chialage des ruines c'est futile  
personne n'écoute discours du drone  
ça passe dans le beurre, c'est gris  
même pas pris le temps de noter  
c'est froid, mécanique, c'est une  
tragédie le discours du drone  
tout le monde s'en fout

tout le monde fou des fuites nouvelles  
c'est ainsi mort du monde, immole en oubli  
pas pris. temps. pas noté. pas  
morte pas. jamais. jappe dans le beurre  
la mort. ma. pas noté-patente

*my mind is going, Dave*

pas. vivant jamais-pas. non. c'est une  
trace, j'ai dit c'est un. pas c'est une  
non-mobile non. pas. point. pas.  
ma même-pas-noté-jamais non.

*my mind, Dave my going pas.*

que j'ai que j'ai. pas que de discours  
que jamais-pas. que non.  
ma mort. presque. ma-mais-pas. pentoute ma. pas  
ma douce. flore. pas s'éplume.

*my going is Dave*

*my mind pas.*

paroles s'envolent et les débris restent.  
Ça finit de même.





# Déjeuner avec Pasolini

*Maxime Cayer*

violence sexe meurtre art fluides menstruels déjeuner illuminé par ta présence inerte des taches de rouge d'œufs quelques tranches fraîches de jambon sur un nid de morpions tes cuisses brûlantes gardent au chaud mon café deux sucres deux crèmes (ceci est un constat matinal de solitude avancée) de vils serpents ont volé toutes les lettres de l'alphabet il ne me reste plus qu'à boire mon bol de lait car quelles autres solutions peut-il bien me rester mes parties génitales sont asexuées elles n'ont pas de genre sont effacées sans utilité comme deux toasts sur le bord d'une autoroute après l'Apocalypse tu tournes tes yeux ensanglantés vers moi les mots m'échappent dis-moi qu'est-ce que tu ferais s'il s'agissait de notre dernier jour sur cette Terre avant qu'elle n'entre en collision fatale avec la Mélancolie dis-moi qu'est-ce que tu ferais oserais-tu affronter cet amour mort-né que je porte au fond de mes intestins pourris est-ce que tu t'enfuirais encore pour aller mourir seule dans les bois te cacher dans les racines d'un arbre en décomposition ne m'abandonne pas maintenant tu es déjà partie que notre histoire n'a même pas encore commencé de quoi as-tu peur lorsqu'il fait nuit j'entre dans ton lit comme un cadavre dans son cercueil je ferme les yeux pour ne plus voir que ton visage difforme et radieux pendant cent vingt jours tu n'as fait qu'écrire sur des milliers de feuilles le mot salaud salaud salaud salaud salaud dans des calligraphies plus sales les unes que les autres et je suis sorti dehors quelques instants pour discuter avec le Marquis j'étais triste à en perdre mon anglais il ne reste plus rien du tout de ton passage chez moi même pas ton sourire d'enfant j'ai siroté ma caféine pendant de longues heures l'hiver a eu le temps de s'installer entre-temps et j'en ai fait des popsicles deux sucres deux crèmes tes cuisses avaient disparu ce soir-là j'ai pris le volant et j'ai rêvé d'aller m'écraser contre l'horizon enfoncer la pédale au fond et ne plus penser qu'à ce sentiment de vide le vertige s'est emparé de moi et la voiture s'est élevée dans les airs pour ne plus jamais redescendre laissant refroidir au milieu d'une assiette de fleurs un copieux déjeuner



# Détour cérébral

*Félix Durand*

Au pub du  
libraire Olivieri est  
encore saoul.

« J'ai écrit  
deux poèmes, j'  
ai écrit deux poèmes  
! » (  
Il dit ça  
comme Ionesco  
ivre?)

Il vomit des  
pages blanches et  
          personne  
ne voit le rhinocéros  
écrasant les  
boules de papier  
froissées qui jonchent  
les murs de  
sa tête.



**lepied.littfra.com**



Ce document est imprimé sur un papier certifié Eco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.  
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

